BAROMÈTRE
PARISWORKPLACE
Les salariés jugent leurs bureaux

SFL ifop

LA FRENCH TOUCH

Bureau, vie pro, vie perso : comment les expatriés jugent Paris

13e édition – Novembre 2026
1 300 salariés interrogés



SFL

Depuis 2014, le baromètre Paris Workplace analyse la perception des salariés vis-à-vis de leurs bureaux

En 13 ans

25 550 salariés interrogés

130 experts interrogés

+ de 950 retombées presse

2014 — Les bureaux, l'arme secrète des RH

2015 — Les quartiers préférés des cadres

2016 — Le match Paris/Londres

2017 — Travaille-t-on (vraiment) mieux dans la French Tech ?

2018 — Demain, tous mobiles ?

2019 — Et si on se parlait ?

2020 — Bureau, l'heure de vérité

2021 — Bureaux à impact

2022 — Le match des capitales

2023 — Le bureau dans 10 ans

2024 — Quand l'esthétique prend le pouvoir

2025 — Engagés ?

2026 — La French Touch

ÉDITO

« Il suffit parfois du regard de ceux qui arrivent pour nous rappeler la valeur de ce que nous avons sous les yeux. C'est tout l'intérêt de cette nouvelle édition du Paris Workplace : pour la première fois, nous avons confronté le regard des salariés franciliens à celui d'expatriés venus vivre et travailler dans la capitale.

Et ce regard extérieur éclaire une singularité parisienne qui dépasse largement l'image de Paris et de ses clichés.

Paris réunit en effet plusieurs forces que peu de métropoles parviennent à conjuguer avec la même intensité. Sa position au cœur de l'Europe et sa connexion aux autres grandes métropoles font d'elle l'un des points névralgiques du continent. Et une fois sur place, les atouts ne manquent pas : une économie diversifiée, un rayonnement mondial, une forte capacité à attirer les talents, mais aussi une ville qui continue à vivre lorsque la journée de travail s'arrête.

« Paris réunit plusieurs forces que peu de métropoles parviennent à conjuguer avec la même intensité. »

Car à Paris, la vie n'est pas organisée uniquement autour du travail et propose une continuité qui change profondément l'expérience de ceux qui viennent s'y installer. Les expatriés le soulignent d'ailleurs plus nettement que les Français eux-mêmes, notant plus favorablement la qualité de vie parisienne que les Parisiens eux-mêmes (6,8 sur 10, contre 6,2). La « recette » de cette qualité de vie ? À les écouter, tout l'écosystème entourant la vie professionnelle y participe : les transports, la richesse urbaine, la culture du débat, la possibilité de passer facilement d'un univers à l'autre. Un sujet devenu encore plus important depuis la COVID, tant la frontière entre vie professionnelle et vie personnelle a été repensée.

Cette richesse se retrouve aussi dans la manière de travailler. Là où d'autres cultures professionnelles privilégient davantage la vitesse et l'efficacité immédiate, la culture française prend volontiers le temps de confronter les points de vue. Ce n'est pas toujours le chemin le plus court, mais c'est aussi ce qui nourrit la créativité, la curiosité et la qualité des relations. Il y a derrière cela quelque chose de plus difficile à mesurer, mais qui revient dans leur regard : une forme de liberté. La possibilité de travailler dans une métropole économique majeure tout en gardant accès, à quelques minutes du bureau, à d'autres mondes, d'autres personnes, d'autres conversations. Pour attirer les talents, le bureau ne peut donc pas être pensé comme une « île ». Sa valeur vient aussi de ses rives, du quartier dans lequel il s'inscrit, et de tout ce qu'il permet de rejoindre.

À l'heure où les challenges sont immenses, comprendre ce qui fait notre force, révélé par les yeux de nos expatriés, prend un sens tout particulier.

Bonne lecture,



© Seignette Lafontan

Alexia ABTAN
Directrice Générale de l'Activité France
COLONIAL SFL

Pour cette nouvelle édition du Paris Workplace, nous sommes allés à la rencontre de 11 experts aux profils variés, riches d'expériences internationales et observateurs privilégiés de l'attractivité de la capitale française. Quelle est leur vision de la « French Touch » ?

BAROMÈTRE
PARISWORKPLACE
Les salariés jugent leurs bureaux



Pierre-Yves BONNAUD
Directeur Asset Management
et Gestion Clients
COLONIAL SFL
p. 8



Frédéric DABI
Directeur général Opinion
Ifop
p. 8



Mohammed KHERRAF
Deputy Head of Design
and Construction EMEA
J.P. Morgan
p. 28



Giuseppe AMITRANO
Fondateur
Dils
p. 30



Thibault DARSY
DRH Europe
Datadog
p. 34



Lawrence-Olivier MAHADOO
Architecte associé
Bjarke Ingels Group
p. 11



Michaela WIEGEL
Journaliste correspondante
Frankfurter Allgemeine Zeitung
p. 18



Alain MOATTI
Architecte-scénographe
Fondateur du cabinet
Moatti & Rivière
p. 24



Alexandra DUBLANCHE
Présidente
Choose Paris Region
p. 39



Benoît BURIDANT
CEO et cofondateur
Frenchfounders
p. 42



Chloë VOISIN-BORMUTH
Directrice générale
Paris–Île de France
Capitale Économique
p. 46

MÉTHODOLOGIE

Depuis 13 ans, le Paris Workplace décrypte le rapport des salariés franciliens au travail. En 2026, le baromètre élargit son regard : et si, pour comprendre ce qui rend Paris unique, il fallait d'abord demander à ceux qui viennent d'ailleurs ?

Pour la première fois, l'étude confronte deux perceptions :

- **1251 salariés français d'Île-de-France**, qui vivent Paris de l'intérieur ;
- **127 expatriés de tous horizons** (Allemands, Néerlandais, Japonais, Sud-Américains…) qui ont choisi d'y vivre et d'y travailler.

Pourquoi eux ? Parce qu'ils ont ce que nous avons parfois perdu : un point de comparaison.
Ils observent nos bureaux, nos horaires, nos pauses, nos déjeuners, notre rapport à la ville et au travail avec un œil neuf, ou relatif.
Nous en sommes convaincus : il existe une véritable « French Touch » du bureau. Une façon très parisienne de travailler et de rythmer ses journées, tellement ancrée dans nos habitudes que nous ne la remarquons plus. Ces « expats » voient des qualités que nous avons fini par considérer comme normales.

Cette nouvelle lecture a été rendue possible grâce au partenariat avec Paris–Île de France Capitale Économique, dont le réseau international a permis d'aller interroger ceux qui ont choisi Paris et de confronter leur regard à celui des Franciliens.

Rapporté au poids des actifs expatriés dans la population, l'échantillon constitué offre par ailleurs un niveau de représentativité peu ou prou comparable à celui de l'échantillon francilien interrogé dans le cadre de l'étude.

Paris - Île de France Capitale Économique

QUATRE IDÉES À PIQUER À LA FRENCH TOUCH

Inviter la ville dans la vie de l'entreprise.

78 % des expatriés (et 79 % des Franciliens) préféreraient travailler dans un quartier mixte plutôt que dans un quartier d'affaires. Pour un dirigeant, cela invite à intégrer l'accessibilité, la restauration, les commerces et l'offre culturelle aux critères de choix des bureaux.

Cultiver le plaisir d'être ensemble.

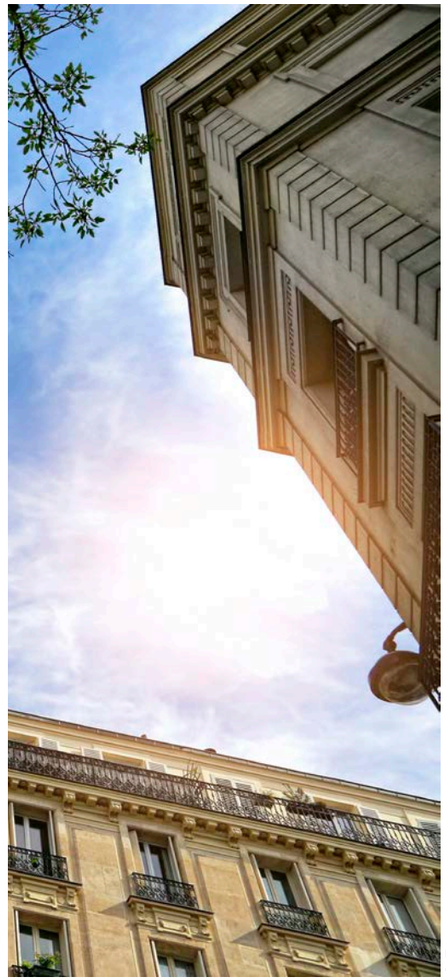
Déjeuners partagés, pauses café et échanges entre équipes font partie de l'expérience parisienne appréciée des expatriés. Prévoir des espaces accueillants et préserver des occasions de rencontre constituent des pistes pour renforcer le collectif. Parmi les expatriés déclarant de très bonnes relations avec leurs collègues, 93 % disent avoir été bien accueillis en France.

Faire de la qualité de ses bureaux un super-pouvoir.

Pour 56 % des expatriés (et 58 % des Franciliens), les bureaux ont compté dans la décision de rejoindre leur entreprise. Architecture, vues, confort et qualité des espaces méritent donc une place dans la stratégie de recrutement.

Dire clairement où l'on va.

76 % des expatriés jugent les processus de décision longs et peu transparents dans leur entreprise. Clarifier les consignes, expliquer les arbitrages et faciliter les échanges avec les dirigeants sont des actions concrètes pour améliorer l'expérience de travail, au-delà du cadre matériel.



© Envato

« L'ATTRACTIVITÉ DE PARIS DÉPASSE LARGEMENT SA SEULE DIMENSION ÉCONOMIQUE »

Paris tient-elle mieux ses promesses vues de l'extérieur ? Frédéric Dabi et Pierre-Yves Bonnaud partagent leur lecture de l'étude.

Pierre-Yves BONNAUD
Directeur Asset Management et Gestion Clients
COLONIAL SFL



Frédéric DABI
Directeur général Opinion Ifop



À la lecture de cette étude, qu'est-ce qui fait encore la force de Paris ?
Frédéric Dabi : Dans un climat où le déclin est devenu une grille de lecture très présente, les Français cherchent des motifs de réassurance. L'attractivité de Paris en fait partie. Elle repose sur son dynamisme économique et entrepreneurial, mais aussi sur des atouts plus larges liés à la France. L'étude le montre : le modèle de protection sociale est considéré comme un atout par 91 % des expatriés interrogés. Leur regard est également moins sévère que celui des Français sur certains irritants.
Pierre-Yves Bonnaud : Paris est une ville-monde. En Europe, il y en a finalement très peu, essentiellement Paris et Londres. Sa puissance d'image est considérable et a encore été renforcée par les Jeux olympiques et la réouverture de Notre-Dame. Mais sa force est aussi économique. Son cœur d'affaires est très concentré et la ville accueille une grande diversité de secteurs, de sièges sociaux et d'activités. Elle dépend moins d'une industrie dominante que certaines autres grandes métropoles, ce qui la rend plus résiliente aux cycles économiques.

Pourquoi regarder Paris à travers les yeux des expatriés ?
F. D. : Leur intérêt est de nous offrir des points de comparaison. Ils vivent et travaillent en France tout en conservant une culture extérieure. Nous leur avons posé des questions que nous adressons depuis longtemps aux salariés français sur leur rapport au bureau, aux collègues, au quartier ou au travail.
PY. B. : Les Français ont tendance à s'autoflageller alors que les investisseurs, les touristes, les salariés et les groupes internationaux continuent de miser sur Paris et sur la France. Il était donc intéressant de regarder Paris depuis l'extérieur.

Que révèle leur regard sur notre culture du travail ?
F. D. : Une frontière moins étanche entre vie professionnelle et vie personnelle. Les expatriés sont plus nombreux que les Français à considérer que l'on sait ici profiter de la vie. Ils perçoivent aussi davantage l'entreprise comme une communauté : les collègues peuvent devenir des amis et le bureau peut se transformer en lieu de vie. Le déjeuner, le café ou le verre après le travail participent de cette continuité.
PY. B. : Paris offre une forme de compromis entre accomplissement professionnel et développement personnel. Le travail est une ouverture aux autres, à la culture, au débat, à la ville. Là où certaines métropoles sont très directement structurées par le business, l'expérience parisienne peut nourrir une trajectoire personnelle plus large.

Au-delà de l'expérience professionnelle, qu'est-ce qui séduit les expatriés ?
F. D. : La carte postale fonctionne. La beauté de Paris, son architecture et surtout sa richesse culturelle ressortent très fortement. Sortir, boire un verre, déjeuner dehors font pleinement partie de l'expérience. Surtout, il n'y a pas de désenchantement majeur une fois installé.

> ***« Paris offre une forme de compromis entre accomplissement professionnel et développement personnel. »***

PY. B. : Un expatrié vient avec une famille, des attentes, un mode de vie. Les transports, les services, la protection sociale ou l'accès à une crèche peuvent compter. Paris dispose d'infrastructures sociales, de transports et d'immobilier tertiaire de très haut niveau. Beaucoup d'expatriés ont vécu dans plusieurs métropoles et jugent positivement des dimensions que nous critiquons nous-mêmes.

Quelle place le bureau conserve-t-il dans cette expérience ?
F. D. : Pour les expatriés, la vie professionnelle ne s'arrête pas à la porte du bureau. Ils sont majoritairement d'accord avec l'idée que c'est un lieu où l'on aime passer du temps. Et son impact est mesurable : ceux qui le considèrent comme un lieu de vie évaluent leur bien-être au travail à 7,7 sur 10, contre 6,5 pour ceux qui n'y voient qu'un lieu de travail.
PY. B. : Le bureau est devenu un lieu « totem » : un espace qui raconte l'entreprise, ses valeurs et sa mission, mais surtout un lieu qui rassemble et favorise l'intelligence collective. À Paris, l'adresse elle-même possède une valeur. Pouvoir dire que l'on travaille sur les Champs-Élysées peut avoir une dimension statutaire comparable à une adresse sur la Cinquième Avenue à New York. Il existe une véritable signature Paris.

Quel résultat vous a le plus surpris ?
PY. B. : Paris ne déçoit pas. Certains traits peuvent interroger avant l'arrivée : le management, le goût du débat, le côté râleur des Français notamment, mais, une fois l'expérience vécue, la balance est très positive. Pour un investisseur comme pour une entreprise, cette lisibilité est un atout. Paris s'inscrit dans le temps long : son patrimoine est identifiable, protégé et rare.
F. D. : D'abord, une majorité d'expatriés ne considère pas que les Français travaillent moins que dans les autres pays : le cliché du Français « fainéant » n'est donc pas dominant. Ensuite, ils déjouent la plupart des clichés sur les Français… mais se montrent beaucoup plus critiques envers le management « à la française ».

L'Île-de-France, une championne de l'attractivité économique

1re région de l'Union européenne en PIB : 866 Md€, soit 30 % du PIB français (Insee)

1re région d'Europe, 3e mondiale pour la concentration de sièges du Fortune Global 500

4e destination mondiale pour les investissements directs étrangers et près de 30 % des investissements internationaux réalisés en France en 2025 (Baromètre EY de l'Attractivité de la France, 2026)

136 000 chercheurs et près de 40 % des chercheurs et des dépenses de R&D de France (ministère de la Recherche)

1er pôle sciences et technologies de l'UE, 12e mondial (OMPI/WIPO, 2025) ; 1er écosystème tech de l'UE, 8e mondial (Dealroom, 2026)

6,9 millions d'emplois et 34 % des cadres français (Insee)

Des bureaux deux fois moins coûteux qu'à Londres: 122 €/m² contre 290 €/m² par an (Savills, 2025)

Paris La Défense : 1er quartier d'affaires d'Europe (EY-ULI)

49,1 millions de visiteurs en 2025, 23,6 Md€ de consommation touristique, dont 66 % générés par les visiteurs internationaux (Choose Paris Region)

PARIS PROMESSE TENUE

Paris fait-elle encore rêver ceux qui viennent y travailler ? Qualité de vie, culture, art de vivre, équilibre vie pro/perso… Parfois, il faut venir d'ailleurs pour apprécier les atouts de la capitale à sa juste valeur.

« EN SORTANT DU BUREAU, ON EST DÉJÀ DANS LA VILLE »

Après avoir notamment travaillé à Los Angeles, Copenhague, Rotterdam, Shanghai et New York, Lawrence-Olivier Mahadoo, architecte associé chez BIG, explique pourquoi Paris reste, à ses yeux, l'une des villes les plus attractives pour travailler.

Lawrence-Olivier MAHADOO
Architecte associé
Bjarke Ingels Group



© Laurian Ghinitoiu

Vous avez travaillé sur trois continents. Quel regard portez-vous aujourd'hui sur Paris ?
Ce qui me marque, c'est que la vie en France est davantage pensée pour la ville que pour le travail. À Paris, on sort du bureau et on est immédiatement dans la rue, au milieu des commerces, des cafés, des habitants. On ne traverse pas un immense parking avant de rentrer chez soi. Cette continuité change tout. La ville prolonge naturellement la journée de travail et c'est, selon moi, une vraie différence avec beaucoup d'autres métropoles.

Cette particularité influence-t-elle votre manière de concevoir les bureaux ?
Oui. Chez BIG, nous abordons toujours un projet à l'échelle de la ville. Nous cherchons à créer des liens avec l'extérieur, grâce à des terrasses, des balcons ou des espaces ouverts. Dans notre siège de Copenhague, chaque étage ouvre sur une terrasse que l'on rejoint en faisant le tour du bâtiment par l'extérieur. À Paris, cette démarche prend tout son sens, parce que le bâtiment s'inscrit dans un tissu urbain déjà très vivant. Le bureau n'a pas besoin de tout offrir : la ville apporte déjà une partie de cette qualité d'usage.

72 %
DES EXPATS
recommanderaient à un proche de venir travailler à Paris contre 66 % des Français. Les nouveaux venus comptent parmi les meilleurs ambassadeurs de la capitale.

84 %
DES EXPATS
sont satisfaits de l'accessibilité de leur lieu de travail en transports en commun (contre 79 % des Français).

C'est une différence avec les grands campus américains que vous connaissez bien ?
Complètement. Aux États-Unis, les entreprises doivent souvent intégrer restaurants, salles de sport ou espaces de loisirs dans leurs immeubles, parce qu'il n'y a rien autour. Le bâtiment devient une petite ville. À Paris, ces services existent déjà à quelques minutes à pied. Les campus existent aussi, mais ils restent intégrés à la ville. Cette proximité rend les espaces de travail plus ouverts et, à mon sens, plus agréables à vivre.

Vous avez passé huit ans à New York. Pourquoi avoir choisi de revenir à Paris ?
Avec mon épouse, nous cherchions un meilleur équilibre de vie. Tout est plus simple ici : la crèche, l'école, les déplacements. Paris est aussi une ville très connectée à l'Europe. En quelques heures, on rejoint d'autres capitales. Cette proximité compte beaucoup, aussi bien pour la vie personnelle que pour notre activité professionnelle.

Les expatriés que vous côtoyez partagent-ils ce regard ?
Je le crois. Après la COVID, beaucoup de personnes ont commencé à remettre en question un modèle centré presque exclusivement sur le travail. J'ai vu des collègues choisir Paris parce qu'ils recherchaient une autre qualité de vie. Bien sûr, chacun vit une expérience différente selon son intégration ou sa maîtrise du français, mais beaucoup découvrent une ville plus agréable qu'ils ne l'imaginaient.

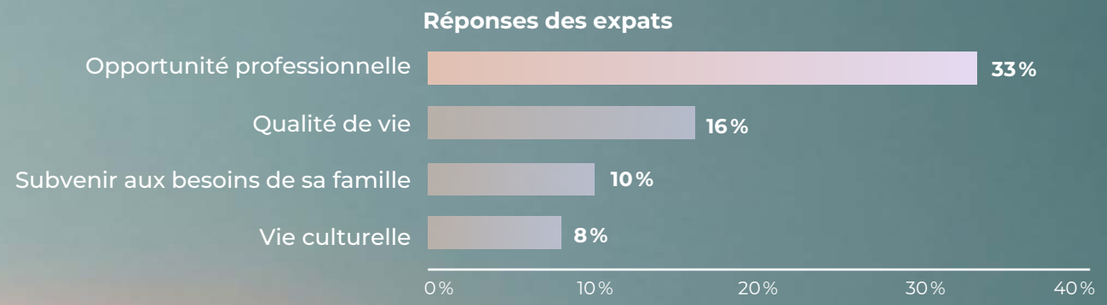
Au-delà de la ville, diriez-vous qu'il existe une manière française de travailler ?
Oui, et elle repose beaucoup sur les échanges. En France, les discussions dépassent rapidement le cadre professionnel. On parle de culture, de vacances, de famille. Dans une agence d'architecture, cela se traduit aussi par davantage de débats. Aux États-Unis, on est plus « ROI-stes », les réunions débouchent souvent sur une liste d'actions très précise. En France, on prend plus de temps pour confronter les idées. C'est parfois moins efficace à court terme, mais cette place laissée à la discussion nourrit aussi la créativité.

Si vous deviez résumer la « French Touch » en une idée, laquelle emporteriez-vous avec vous ?
La qualité de vie. Le fait de prendre le temps de déjeuner ensemble, de discuter, de profiter de la ville plutôt que de rester enfermé dans son bureau. Je vois déjà cette culture inspirer d'autres pays. Une fois qu'on a découvert cette manière de travailler, où le bureau fait partie de la ville plutôt que l'inverse, il est difficile de revenir en arrière.

« Une fois qu'on a découvert cette manière de travailler, où le bureau fait partie de la ville plutôt que l'inverse, il est difficile de revenir en arrière. »



Parmi les facteurs suivants, lequel a le plus contribué à votre choix de venir travailler en Île-de-France ou à Paris ?



Si l'opportunité professionnelle apparaît logiquement en tête des raisons ayant poussé les expats à venir s'installer à Paris, ce n'est pas la seule raison. La qualité de vie est citée en deuxième position, tandis que la vie culturelle arrive en quatrième.

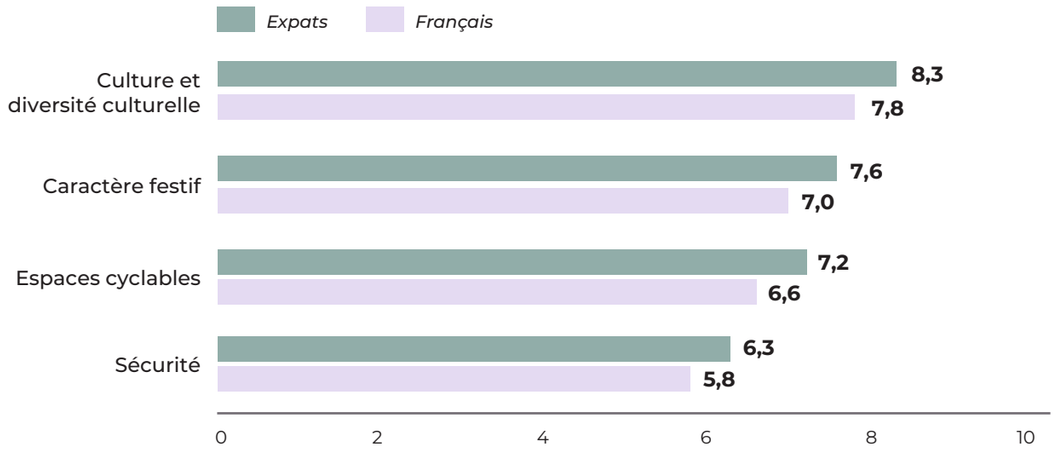
LA CULTURE DU BIEN-VIVRE

Sur la qualité de vie, Paris tient ses promesses : les expatriés lui accordent une note globale supérieure à celle des locaux.

Note globale de qualité de vie à Paris
Notation sur 10

EXPATS	FRANÇAIS
6,8	6,2
< 5 ans : 7,1 | 5 ans et + : 6,6	

Sur une échelle de 1 à 10, comment évalueriez-vous la ville de Paris sur chacune des dimensions suivantes ?



Est-ce que la culture omniprésente/richesse culturelle environnante est un élément « typiquement parisien » ?
Pourcentage de réponses « oui »

EXPATS
82%

FRANÇAIS
74%

Pour les entreprises implantées à Paris, notamment les groupes internationaux et les nouveaux entrants, la richesse culturelle de la capitale constitue un véritable levier d'attractivité. La promesse faite aux talents ne repose pas seulement sur le poste proposé, mais aussi sur « l'expérience » à laquelle leur donne accès leur lieu de travail.

58 %

des expatriés estiment que Paris offre un meilleur équilibre entre vie professionnelle et vie personnelle que leur pays d’origine

La recherche de l’équilibre entre vie professionnelle et personnelle est même un trait « typiquement parisien » pour 60 % d’entre eux, contre 52 % chez les Français.



« EN FRANCE, ON SÉPARE MOINS LE TRAVAIL DU TEMPS LIBRE »

Correspondante allemande à Paris depuis 20 ans, Michaela Wiegel observe, de l'intérieur, ce qui distingue le travail français.

Michaela WIEGEL
Journaliste correspondante
Frankfurter Allgemeine Zeitung



© FAZ

Peut-on vraiment parler d'un style de travail à la française ? Comment le décririez-vous à un lecteur allemand ?
Les Français cultivent un vrai talent d'improvisation, et ce n'est pas un cliché : nous, les Allemands, sommes plus rigides qu'eux. Chez nous, on met du temps à se mettre d'accord sur un cadre, mais une fois ce cadre fixé, on tient à le suivre à la lettre. En France, la liberté reste ouverte dès le départ, et l'on s'adapte au fil de l'eau. J'ai couvert le G7 en juin dernier, et j'y ai encore observé cette capacité française à réagir vite face à l'imprévu, qui manque souvent aux Allemands.

Cette liberté se retrouve-t-elle aussi dans les horaires de bureau ?
En Allemagne, il y a un proverbe : le travail, c'est le travail, le temps libre, c'est le temps libre. En France, comme les horaires sont plus étendus, il y a moins cette coupure nette. Cette différence est présente dès l'enfance : nos systèmes scolaires sont déjà très différents. En Allemagne, l'enseignement se concentre tôt le matin, et ça se reproduit dans le monde du travail. En France, l'école est très longue, ce qui explique l'importance de la pause déjeuner : il faut tenir, et les horaires sont souvent très étendus, notamment à Paris.

Et dans le rapport à la hiérarchie, retrouve-t-on cette même liberté ?
Pas du tout, et c'est un vrai paradoxe. Les ministères et les entreprises publiques, que je fréquente souvent, restent très hiérarchiques : le niveau en dessous ne peut rien décider tant que le chef n'a pas décidé. En Allemagne, à l'inverse, la hiérarchie est moins nette : le patron va souhaiter un bon anniversaire à ses collaborateurs, il va même faire un cadeau. C'est plus souple.

Voyez-vous d'autres grandes différences culturelles dans la manière de travailler ?
En Allemagne, quand il y a des choses qui ne vont pas, il y a beaucoup de franchise pour le dire et régler les conflits. En France, on contourne davantage : on dit « c'est entre nous, mais il faut voir ». Pour une Allemande, c'est difficile à comprendre. J'ai une amie d'origine allemande qui gère pas mal d'employés en France : quand cela ne va pas, elle leur dit les choses très franchement, mais elle les invite en même temps très régulièrement à déjeuner. Ses employés sont complètement dans l'incompréhension.

Quel est, selon vous, le vrai avantage du modèle français ?
L'acceptation de fait que les femmes travaillent et ont une famille. C'est un très grand avantage par rapport à la culture allemande, qui reste sceptique sur le fait qu'une femme puisse travailler et mener de front sa vie de famille. On a un taux énorme de femmes à temps partiel dès qu'elles deviennent mères en Allemagne. En France, il n'y a, pour moi, aucune barrière de ce type. L'accès à la crèche est compliqué en Allemagne, alors qu'en France tout est mis en place pour faciliter le retour au travail après un congé maternité.

L'aménagement du bureau est-il aussi important dans les deux pays ?
Oui, clairement, et c'est aussi une question de génération. Le salaire n'est plus du tout le seul facteur d'attractivité, notamment pour les jeunes. Il y a une offre de confort, si on définit le confort non pas par la climatisation, mais par des services proposés, notamment les équipements sportifs, le vélo, et par l'emplacement de l'immeuble. Je peux parler de mon propre journal : nous avons déménagé il y a trois ou quatre ans, et l'aménagement n'est plus du tout le même. On a gardé un grand espace commun, mais aussi plein de petits espaces pour se mettre à deux ou trois. La cantine, avant, c'était pour manger vite ; maintenant, c'est un environnement de plaisir.

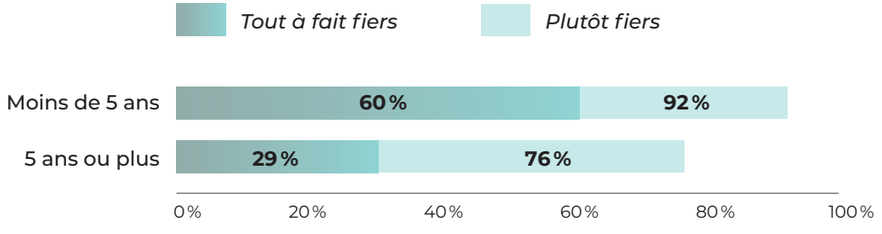
Pourquoi Paris peine-t-elle autant à attirer des talents allemands ?
La barrière, c'est la langue. Berlin est considérée comme une ville où on peut s'installer même sans parler allemand ; Paris est une ville où, en tout cas pour les Allemands, il faut maîtriser le français. Cette barrière devient plus forte avec les années, parce que l'enseignement de l'allemand en France a beaucoup souffert, et c'est un peu la même chose côté allemand pour le français. On s'oriente, dans nos deux pays, vers des générations qui ont fait anglais et espagnol.

82 %
DES EXPATS
sont fiers
de travailler à Paris

36 %
DES EXPATS
ne se voient plus
vivre ailleurs
qu'en France

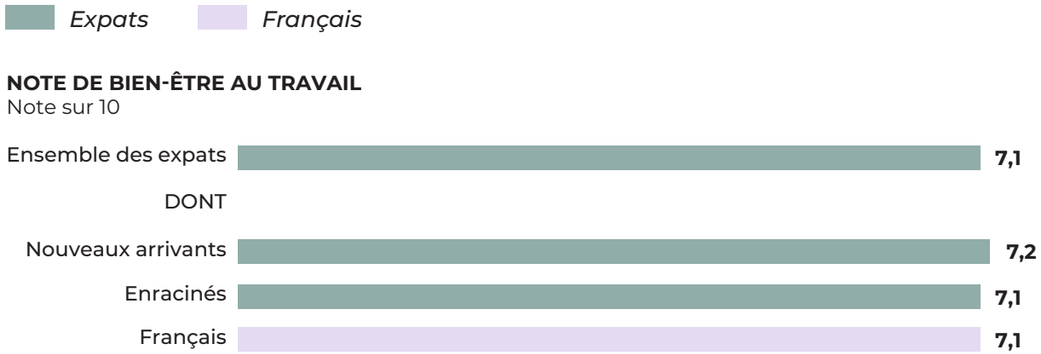
Diriez-vous que vous êtes fier(ère) de travailler à Paris ?

Réponses des expatriés, pourcentages selon l'ancienneté



« HEUREUX COMME UN EXPAT À PARIS » ?

Sur une échelle de 1 à 10, comment évaluez-vous votre bien-être au travail ?



La note de bien-être au travail des expatriés s'établit à 7,1/10, au même niveau que celle des Français, mais ils sont 22 % à se situer entre 9 et 10/10, contre 16 % des Français. Et les nouveaux arrivants (moins de 5 ans : 7,2/10) se distinguent à peine des « enracinés » (5 ans ou plus : 7,1/10) : le signe d'une intégration réussie.

71 %

C'est la part des expats qui déclarent que la possibilité de faire du télétravail est un critère de choix au moment de prendre un poste. C'est 7 points de moins que les Français.

Pour les expats encore plus que pour les Français, Paris se vit au bureau.



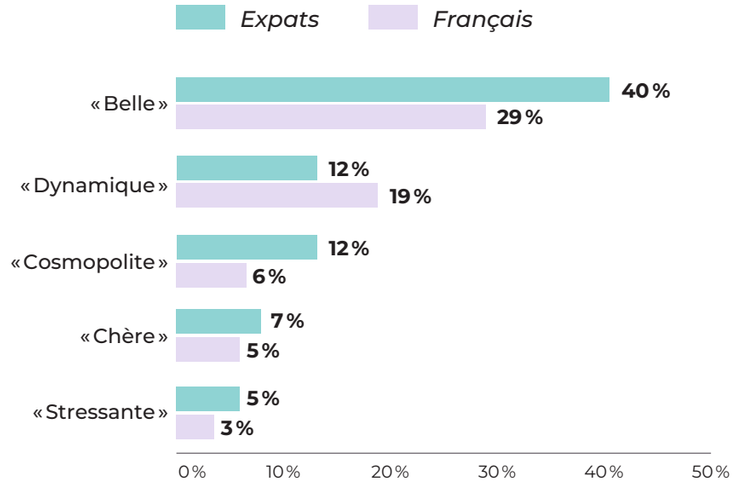
PLUS BELLE **LA VILLE**

À quel point la beauté de Paris compte-t-elle vraiment quand on y travaille ?

PARIS, UN MANIFESTE POUR LA BEAUTÉ

La capitale possède un avantage compétitif unique : celui d'une ville dont l'esthétique et l'identité nourrissent son attractivité.

Parmi les différents adjectifs suivants, lesquels définissent le mieux la ville de Paris d'après vous ?



Invités à choisir parmi 19 adjectifs celui qui définit le mieux Paris, les expatriés plébiscitent un mot qui écrase tous les autres : « belle », cité en premier par 40 % d'entre eux (et 29 % des Français). Les adjectifs négatifs arrivent plus loin : « chère » n'est citée en premier que par 7 % des expats, « stressante » par 5 %.

« LE SAVOIR-FAIRE FRANÇAIS, C'EST LA QUALITÉ DES RENCONTRES DANS UN MONDE NUMÉRIQUE DE LA SOLITUDE »

Pour l'architecte-scénographe Alain Moatti, un immeuble de bureaux réussi favorise les rencontres pour « faire société ». Une vision qui, selon lui, définit la beauté et la French Touch.

Alain MOATTI
Architecte-scénographe
Fondateur du cabinet
Moatti & Rivière



Vous êtes architecte et scénographe. En quoi cette approche transforme-t-elle votre manière de concevoir un bureau ?
Je définis la scénographie comme l'art de la narration. Ainsi, pour un musée, lorsqu'elle consiste à travailler sur l'installation d'œuvres anciennes, je me demande toujours pourquoi elles ont été conservées. Je cherche à transmettre ce qu'elles ont encore à nous dire aujourd'hui, pour créer un dialogue entre les cultures du passé et notre époque contemporaine. Pour un bureau, la problématique est finalement assez proche. Il doit offrir confort et efficience à ceux qui y travaillent : c'est l'aspect fonctionnel. Il doit aussi créer un lieu unique défini, dessiné par l'histoire, la culture, l'identité et le projet de l'entreprise qui s'y installe : c'est l'aspect symbolique. Cette identité doit s'inscrire par une narration unique dans l'architecture afin que chacun des collaborateurs puisse la ressentir et la partager. C'est cela qui « fait société ». Un immeuble de bureaux réussi, c'est le lieu de la rencontre entre cette identité de l'entreprise rendue tangible par l'architecture et ceux qui vont y vivre. Cette rencontre crée la cohésion sociale d'un groupe. Une architecture réussie crée ce lien.

Pourquoi cette recherche de rencontre est-elle devenue si importante aujourd'hui ?
Nos vies sensorielles ont été profondément transformées par le numérique et les smartphones, qui ont mélangé nos vies amoureuse, professionnelle, familiale, intime… Mais ces interactions numériques produisent une immense solitude : ce que j'appelle la « force de la relation faible ». Ce que l'architecture rend possible, c'est l'inverse, c'est de créer des relations fortes : des histoires communes, des lieux ancrés, des rencontres et des dialogues face à face. L'architecture, c'est un « amplificateur relationnel ». De plus, deux mots caractérisent notre époque : la simultanéité et l'immédiateté. Nous voulons pouvoir travailler, manger, aimer, faire du sport, échanger et nous divertir, parfois au même endroit et presque en même temps. Cette évolution transforme nécessairement les bâtiments pour qu'ils répondent aux vies contemporaines.
Ma recherche consiste à faire de chaque bâtiment un petit urbanisme, où les usages se croisent et s'enrichissent plutôt que de simplement se juxtaposer. Cela suppose d'accepter de laisser une place à des vides non qualifiés. Les professionnels de l'immobilier ont horreur du vide, qu'ils considèrent comme des mètres carrés perdus, alors que ce sont justement ces espaces non programmés qui permettent les usages les plus riches. Affectés à rien en particulier, ils peuvent accueillir des rencontres et des activités différentes à inventer.
À Pantin, pour Alios Développement, nous concevons le projet de la Halle des Grandes-Serres, où nous articulons 14 programmes différents autour d'un grand vide de 2 500 m². Ce vide devient un espace d'attraction, de respiration et de rencontre aux usages multiples. C'est celui qui multiplie la création de valeur de l'actif.

Comment cette recherche de relations fortes se traduit-elle concrètement dans le projet que vous menez, par exemple à One Monceau pour EY ?
Le projet de One Monceau part de ma question fondamentale : dans un immeuble de bureaux, comment « faire société » avec tous les associés, collaborateurs et stagiaires ? L'entreprise doit pouvoir exprimer une identité forte, singulière, dans laquelle chacun peut se reconnaître. Dans la tour First à La Défense, les collaborateurs d'EY travaillaient trois jours par semaine à distance. Avec leur retour à Paris, on observe un désir très fort de retrouver un lieu collectif. L'enjeu est donc de concevoir des lieux où les associés et les collaborateurs peuvent se retrouver, échanger et contribuer à une culture commune.
Un immeuble de bureaux ne doit pas imposer des usages figés. Il doit aussi laisser une place à ceux qui l'habitent, avec des espaces sans fonctions définitives, capables d'accueillir l'inattendu.
À One Monceau, au rez-de-chaussée, une longue rue de 120 m par 12 m à multiples usages relie tous les espaces entre eux. Ces espaces de transition, souvent considérés comme uniquement utilitaires, deviennent ici magnifiés : symboliquement, ils relient tous les collaborateurs entre eux, revêtus d'une matière développée spécifiquement pour EY, le «Noir Lumière», inspirée de l'artiste Pierre Soulages.

« Avec le retour au bureau, on observe un désir très fort de retrouver un lieu collectif. »

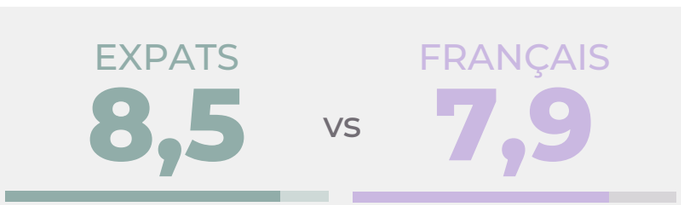


Dans quel type de quartier préféreriez-vous travailler ?

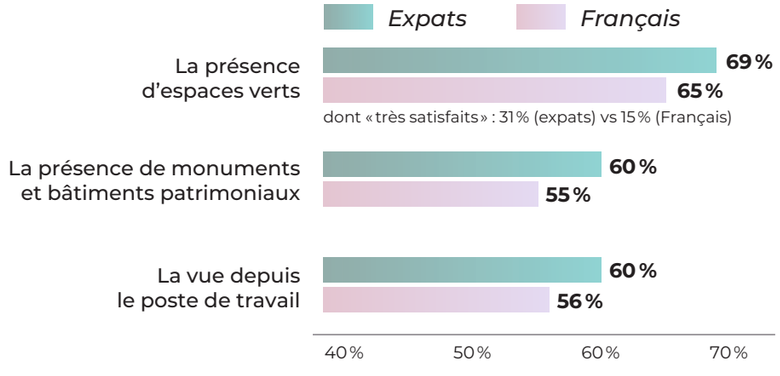
Comme le reste de la population (79 % des Français), les expats se prononcent fortement en faveur des quartiers mixtes mêlant logements, commerces et bureaux. Un plébiscite qui n'a rien d'anodin de la part de salariés qui ont souvent connu les quartiers d'affaires monofonctionnels des métropoles anglo-saxonnes.
La particularité de Paris est d'avoir gardé ses bureaux en plein centre-ville, dans un décor de carte postale.

Vous associez la French Touch à la beauté. Mais qu'est-ce qui rend cette beauté possible ?
Je préfère le « savoir-faire français » ou le « talent français » à French Touch.
À l'Hôtel de la Marine, place de la Concorde, que j'ai restauré, les salons s'ouvraient autrefois, une fois par mois, sous Louis XVI pour présenter les mobiliers commandés par le roi et la reine. L'Europe entière venait découvrir les savoir-faire novateurs et l'esthétique française du XVIIIe siècle.
Qu'est-ce que la beauté aujourd'hui ? Ce n'est plus un canon esthétique. Pour moi, c'est la qualité de la rencontre retrouvée dans ce monde numérique : avec une phrase, un paysage, un tableau, une architecture, avec l'autre humain. Cette rencontre nous remet en vie, en question.
En tant qu'architecte, la première rencontre, c'est le lieu où l'on construit : comprendre ce qui s'est passé là, prendre l'histoire en marche et la prolonger, s'appuyer sur ce contexte comme base de la créativité. C'est penser que l'on n'habite pas dans le fonctionnel ni dans le structurel, mais dans l'imaginaire et le symbolique. C'est donc avant tout d'avoir comme principe l'humain. C'est s'opposer au tenant de la modernité en architecture qui n'est devenu qu'un langage formel suranné. Le « talent français », c'est donc inventer une architecture narrative. C'est inventer un lieu unique par la narration.
La beauté d'une architecture ne tient donc pas seulement à sa forme ou à son esthétique. Elle naît de la qualité des rencontres qu'elle permet entre les utilisateurs, des liens qu'elle crée entre eux. C'est aussi la seule manière de faire en sorte qu'une architecture appartienne à tout le monde. Ces lieux de rencontres et de dialogues sont possibles grâce à la liberté. Sans liberté de parole, sans liberté d'être soi-même, il n'y a pas de véritable rencontre ni de dialogue.
Dans mon agence, de nombreux collaborateurs viennent de l'étranger, et beaucoup ont choisi de venir travailler en France pour cette liberté de parole, cette liberté d'expression qu'ils ne retrouvaient pas ailleurs. Cette liberté est précieuse.

Sur une échelle de 1 à 10, comment évalueriez-vous l'architecture parisienne ?



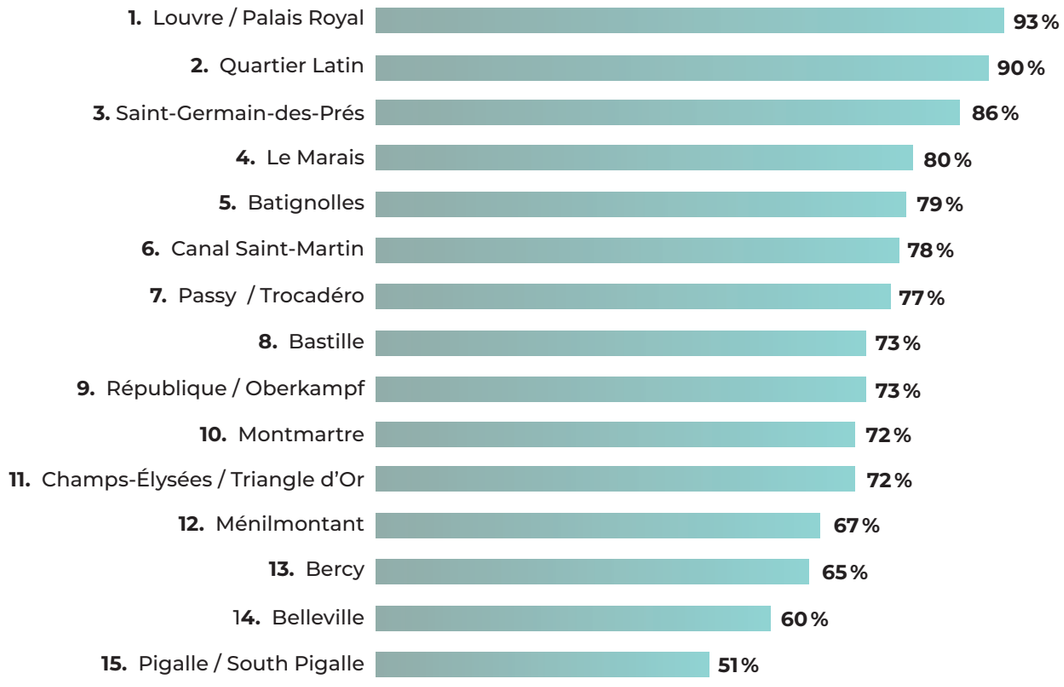
En ce qui concerne votre lieu de travail et son quartier, diriez-vous que vous êtes satisfait(e) des différents éléments ?



Si une majorité de Français sont satisfaits (plus de 50 %), les expats le sont systématiquement plus que leurs homologues parisiens en matière d'espaces verts, d'accès aux monuments et bâtiments patrimoniaux ou de vue depuis leur bureau.

LE « HIT-PARADE » DES QUARTIERS PRÉFÉRÉS DES EXPATS

Avez-vous une bonne image de ces quartiers de Paris pour y travailler ?
Réponses d'expats



La carte postale de la capitale n'a pas pris une ride. Les quartiers emblématiques de Paris agissent comme un aimant, pour les touristes, certes, mais également pour les actifs qui décident de venir faire leur vie à Paris.

« CHAQUE VILLE A SES FORCES, MAIS PARIS POSSÈDE UNE COMBINAISON RARE »

Pourquoi Paris continue-t-elle d'attirer les grandes entreprises internationales ? Mohammed Kherraf (J.P. Morgan) explique ce qui fait la singularité de la capitale française.

Mohammed KHERRAF
Deputy Head of Design and Construction EMEA
J.P. Morgan



DR

Vous avez travaillé dans plusieurs pays. Comment regardez-vous aujourd'hui l'attractivité de Paris ?
Pour les entreprises internationales, Paris conserve une place à part parmi les grandes métropoles. Son premier atout est la profondeur et la diversité de son économie : la France dispose d'un tissu dense d'entreprises, de talents et de secteurs d'activité. Le Brexit a également rebattu les cartes. Londres demeure une place financière majeure, mais les entreprises internationales ont dû repenser leur implantation en Europe. Paris a naturellement bénéficié de cette évolution.
Au-delà des critères économiques, l'image de Paris à l'international joue un rôle déterminant. De nombreux collaborateurs internationaux aspirent à y vivre. Le patrimoine, la culture et la gastronomie renforcent l'attractivité de la ville, même si ces dimensions ne figurent pas toujours explicitement parmi les critères immobiliers.

Qu'est-ce que Paris possède que d'autres grandes métropoles n'ont pas ?
Chaque ville a ses propres forces. Londres bénéficie d'une profondeur financière historique exceptionnelle ; Francfort est une place financière majeure en Allemagne. Paris réunit une combinaison plus rare : une économie diversifiée, un rayonnement mondial et une forte capacité à attirer les talents. Je prends souvent l'exemple de Francfort. C'est une ville très performante économiquement, mais son attractivité repose largement sur l'activité financière. Paris, à l'inverse, conserve une réelle vitalité au-delà des horaires de bureau, le soir comme le week-end. Paris a une autre force : elle ne se résume pas à son activité économique. La ville possède une richesse culturelle et urbaine qui participe aussi à son attractivité.

La rareté des immeubles parisiens est-elle aussi un atout pour les investisseurs internationaux ?
Oui. La rareté foncière, notamment dans le quartier central des affaires, constitue un facteur important. Les actifs de qualité et bien situés sont de plus en plus difficiles à trouver. Pour un investisseur, cette rareté soutient la résilience de la valeur à long terme.
La géographie du marché évolue également. Le quartier central des affaires demeure une référence, tandis que d'autres secteurs gagnent progressivement en attractivité. Les frontières entre les quartiers traditionnellement considérés comme « prime » et les marchés émergents deviennent ainsi plus perméables.

Sur quels points Paris doit-elle encore progresser face à Londres ou d'autres métropoles internationales ?
Nous avons encore une marge de progression dans la qualité d'accueil et l'animation des quartiers. À Londres, les projets sont souvent pensés à l'échelle urbaine, avec des services, des restaurants, des commerces et des espaces de vie autour des immeubles. En France, nous avons parfois tendance à demander au bâtiment d'intégrer à lui seul des fonctions moins présentes dans son environnement immédiat. Or, un collaborateur ne regarde plus uniquement son bureau : il considère également ce qu'il peut faire avant, pendant et après sa journée – déjeuner, faire du sport, recevoir un client ou accéder facilement aux transports.

Est-ce que cette évolution change la manière de concevoir les bureaux parisiens ?
Oui. Aujourd'hui, un immeuble doit offrir une expérience cohérente. L'adresse compte, mais aussi la qualité de l'usage au quotidien. Entre deux bâtiments proches géographiquement, la différence peut tenir aux services, aux espaces communs, à la capacité d'organiser des événements ou à la qualité de l'accueil des clients. L'environnement immédiat – quartier, commerces, transports et animation urbaine – devient donc un véritable critère de choix et contribue pleinement à l'attractivité du lieu de travail.

La dimension environnementale est-elle devenue un marqueur du modèle français ?
Oui. La France a pris de l'avance sur ces sujets, notamment grâce à un mix énergétique largement décarboné et à des réglementations qui ont poussé les acteurs à améliorer la performance des bâtiments. Certaines obligations ont pu être perçues comme contraignantes, mais elles ont aussi contribué à faire évoluer le marché. Aujourd'hui, la performance environnementale figure parmi les critères examinés par les entreprises internationales, au même titre que les usages, les services et la qualité de l'expérience offerte.

Après plusieurs années à l'étranger, quel regard portez-vous sur la manière française de travailler ?
Ce qui m'a souvent manqué à l'étranger, c'est la diversité que l'on retrouve à Paris. Sa culture, ses musées, sa gastronomie et la variété de ses quartiers lui confèrent une richesse particulière. Mais il faut préserver cette identité. Je regrette de voir certains commerces de proximité disparaître au profit d'enseignes plus standardisées. La force de Paris tient précisément à cet équilibre entre une métropole internationale et une ville dotée d'une personnalité singulière.

« La force de Paris tient à cet équilibre entre une métropole internationale et une ville dotée d'une personnalité singulière. »



« À L'INTERNATIONAL, PARIS EST LE MARCHÉ QUI RASSURE »

Giuseppe Amitrano, fondateur de Dils, vient d'installer sa plateforme européenne à Paris via le rachat d'EOL. Il décompose ce qui rend le marché parisien unique.

Giuseppe AMITRANO
Fondateur
Dils



DR

Pourquoi Paris était-elle une étape nécessaire dans votre développement européen ?
Il n'existe pas de plateforme européenne sans la France. Nous avons commencé en Italie, puis aux Pays-Bas, au Portugal et en Espagne, entre 2023 et 2025 : la France devait suivre. Nous avons racheté EOL, un spécialiste de la logistique, de l'industriel et du commerce fort de 25 ans d'existence, de 70 professionnels et de 10 implantations à travers le pays. Cela surprend ceux qui s'attendent à voir un groupe de conseil arriver à Paris par le marché des bureaux. Mais nous n'entrons pas dans un pays en plantant un drapeau et en recrutant ensuite. Nous entrons par une équipe en laquelle nous croyons, puis nous construisons autour d'elle. C'est ainsi que nous avons procédé à Amsterdam, à Lisbonne, à Barcelone et à Madrid. Notre ambition est d'atteindre environ 250 professionnels en France d'ici cinq ans, sur les bureaux, l'hôtellerie et le résidentiel. Paris n'est donc pas une étape pour nous, c'est une base.

Quelle image le marché parisien renvoie-t-il, vu de l'Italie, du Portugal ou de l'Espagne ?
Paris est le marché qui rassure. Quand les capitaux internationaux reviennent en Europe, c'est vers Paris qu'ils se tournent en premier. Nos recherches le confirment : l'investissement immobilier français a progressé d'environ 19 % l'an dernier, à près de 21 milliards d'euros, dont 7 milliards pour les bureaux. Aucun autre marché du continent n'offre une telle profondeur. Vu de Milan ou de Madrid, cela crée de la confiance, un tel marché se comportant de manière liquide, mais aussi de la concurrence, les bons actifs étant déjà disputés. Paris récompense aussi la qualité : l'écart entre un bon et un mauvais immeuble y est plus net.

Existe-t-il une véritable « touche française » dans la vie de bureau parisienne ?
Oui, et je la définirais en mètres carrés. À Paris, une grande part du budget d'un immeuble va vers les espaces d'accueil, de rencontre, le hall, le restaurant, la terrasse, plutôt que vers ceux qui produisent du travail. En Europe du Nord, le même budget va être utilisé pour la performance technique. Entrez dans les bureaux parisiens et rotterdamois d'une même entreprise : vous verrez deux bureaux différents.

Les immeubles haussmanniens et les adresses patrimoniales comptent-ils encore autant ?
C'est même l'une des raisons qui ont rendu Paris attractif pour nous : nous menons le même travail de restauration sur des bâtiments historiques à Milan. Mais la prime patrimoniale n'est plus automatique. Elle suppose une mise aux normes exigeante : performance énergétique, flexibilité des espaces, accessibilité. Un immeuble ancien bien restructuré reste l'actif le plus solide du marché ; laissé tel quel, il se loue moins bien qu'un immeuble moderne, pourtant moins prestigieux. L'adresse ouvre la conversation, la qualité du bâtiment la conclut.

Selon vous, qu'est-ce qui surprend le plus les expatriés lorsqu'ils découvrent les bureaux parisiens et la vie professionnelle en région parisienne ?
Je répondrai en tant qu'Européen qui travaille dans cinq pays, plutôt qu'en tant qu'expatrié. Ce qui frappe le plus, c'est à quel point tout est codifié : en Italie ou en Espagne, beaucoup de choses se négocient au cas par cas. En France, tout ou presque est encadré par un cadre, y compris le télétravail, qui se négocie plutôt collectivement, sous forme d'accord, plutôt qu'individuellement avec un manager. Quand on vient d'une culture plus improvisée, cela peut sembler rigide au premier abord. Puis on réalise que c'est aussi plus équitable, et que chacun sait à quoi s'en tenir. La deuxième surprise est le poids du siège social : en France, on attend qu'il dise quelque chose de l'entreprise ; ailleurs, qu'il fonctionne bien.

Paris permet de travailler, déjeuner, sortir et profiter de la culture dans un périmètre restreint. Est-ce une vision idéalisée, ou un véritable atout face aux autres métropoles européennes ?
C'est réel et mesurable, dans les temps de trajet comme dans ce que les gens font à midi. Ce n'est pas unique : le centre de Milan fonctionne de façon comparable, tout comme Amsterdam à plus petite échelle. Ce qui distingue Paris, c'est la continuité : ailleurs en Europe, ce tissu dense s'arrête à quelques rues du centre, alors qu'à Paris, il se maintient sur une zone bien plus vaste. J'ajouterais une observation honnête, en tant que nouvel investisseur ici : ce tableau ne vaut que pour Paris intra-muros et sa proche couronne. Une grande partie du parc immobilier de la région se trouve plus loin, en banlieue parisienne, où cette vie de quartier dense reste un objectif plutôt qu'une réalité pour les entreprises qui s'y installent. C'est la principale faiblesse de la région, mais c'est aussi ce que la nouvelle infrastructure de transport peut le mieux corriger.

« À Paris, une grande part du budget va vers les espaces d'accueil, le hall, le restaurant, la terrasse, plutôt que vers ceux qui produisent du travail. »





DÉJEUNER, CAFÉ, DÉBATS… CES RITUELS « SO FRENCHY »

C’est LÀ que commence le vrai dépaysement.

MÉTRO, BOULOT, BISTROT

Une série d’éléments de la vie parisienne sont identifiés par les expats comme des marqueurs forts de l’identité de la capitale. Plus qu’ailleurs, les Parisiens sont vus comme sachant « profiter de la vie ».

76 %

DES EXPATRIÉS

estiment que les Français « savent profiter de la vie, plus qu’ailleurs » (vs 64 % des Français)

83 %

DES EXPATRIÉS

jugent que prendre le repas « à l’extérieur, au restaurant » est typiquement parisien (vs 66 % des Français)

Les expatriés ne se contentent pas de repérer le cliché, ils l’incarnent. 33 % déjeunent effectivement à l’extérieur. Un rendez-vous crucial dans le processus d’intégration : 84 % des expatriés installés depuis moins de cinq ans déjeunent avec leurs collègues.

« MA BOSS, AMÉRICAINE, S'ÉTONNE QU'ON S'ACCORDE UNE VRAIE PAUSE DÉJEUNER TOUS ENSEMBLE »

Chez Datadog, on parle anglais, on travaille à l'américaine et on manage à distance. Son DRH Europe, Thibault Darsy, raconte pourquoi un réflexe très français résiste pourtant encore et toujours.

Thibault DARSY
DRH Europe
Datadog



DR

Datadog a été fondée par deux Français, mais revendique une culture très américaine. Comment cela se traduit-il au quotidien ?
C'est ce qui fait toute notre singularité. Datadog compte aujourd'hui plus de 8000 salariés répartis dans une trentaine de pays, dont plusieurs centaines à Paris. Pourtant, notre culture est profondément américaine. Beaucoup de nos collaborateurs sont managés depuis l'étranger, parfois à plusieurs milliers de kilomètres. Les objectifs, les méthodes de travail et les processus sont donc pensés à l'échelle mondiale avant de l'être à l'échelle locale. Cette culture commune se retrouve aussi dans nos bureaux. Que vous soyez à Paris, New York ou Madrid, vous retrouvez les mêmes espaces, le même mobilier, les mêmes codes visuels. Où que vous soyez, vous avez le sentiment d'être chez Datadog.

Derrière cette culture d'entreprise commune, les différences culturelles restent pourtant bien présentes. Comment les prenez-vous en compte en tant que DRH ?
C'est même une partie essentielle de mon métier. Je suis très sensible à ces questions interculturelles, à la fois par mon parcours, par mon métier et par intérêt personnel. Je suis convaincu qu'on ne peut pas manager tout le monde de la même manière. Je vais prendre deux exemples, un peu caricaturaux mais très parlants. Ma collaboratrice vietnamienne, qui s'appelle Kim, fait preuve d'une résilience impressionnante. Quels que soient sa charge de travail, la difficulté ou le contexte, elle reste toujours positive et ne se plaint jamais. Cela m'oblige à être particulièrement vigilant. Si je ne regarde pas de près son rythme de travail, elle ne me dira jamais qu'elle est en surchauffe. Dans sa culture, il existe un rapport très fort à la hiérarchie, au travail bien fait et à la responsabilité individuelle: reconnaître qu'on n'y arrive plus peut être vécu comme un échec personnel. À moi donc de détecter les signaux faibles avant qu'elle ne les exprime. À l'inverse, ma collaboratrice néerlandaise, Emma, a une communication extrêmement directe. En pleine réunion, elle peut me dire : «Ce que tu m'as dit l'autre jour ne m'a pas convenu. La prochaine fois, j'aimerais que tu me le dises autrement.» La première fois, cela surprend. Puis on réalise que cette franchise est aussi très confortable : chacun sait exactement ce que pense l'autre, sans ambiguïté. Je n'ai donc pas la même communication avec l'une et l'autre. Avec Kim, je suis plus attentif aux signaux faibles ; avec Emma, je peux être beaucoup plus direct. Manager une équipe internationale, c'est avant tout savoir s'adapter aux personnes que l'on a en face de soi.

Et lorsque ces salariés arrivent en France, qu'est-ce qui les déroute le plus ?
Le bulletin de paie français, sans hésiter. On atteint un sommet d'incompréhension. Chaque mois, nos équipes organisent des «open hours» uniquement pour répondre aux questions sur les fiches de paie. Ils découvrent aussi un système de congés très différent de ce qu'ils connaissent: RTT, compte épargne-temps, report des congés... Pour beaucoup d'entre eux, c'est difficile à comprendre. Aux États-Unis, les jours de congé sont attribués puis pris, sans cette accumulation de dispositifs. Même chose pour les arrêts maladie : devoir envoyer un justificatif sous 48 heures sous peine de ne pas être payé leur paraît totalement aberrant.

Comment les accompagnez-vous dans cette découverte du système français ?
Nous avons entièrement repensé nos guides d'accueil pour les expatriés. Ils détaillent les principales démarches administratives, mais aussi des aspects très concrets de la vie quotidienne :

« Paris reste une capitale mythique. »

les quartiers où vivre, les transports, les restaurants autour du bureau. Nous avons décliné ce guide pour nos principales implantations européennes – Paris, Madrid, Lisbonne, Amsterdam, Dublin –, toujours sur le même modèle, afin que chacun retrouve des repères dès son arrivée.

Malgré cette culture d'entreprise très américaine, reste-t-il une touche bien française ?
Oui, le moment du repas. Ma boss, qui est américaine, s'étonne à chaque visite qu'on prenne le café ensemble le matin, puis qu'on s'accorde une vraie pause déjeuner tous ensemble. Aux États-Unis, la relation au travail reste plus transactionnelle : on vient, on travaille, on repart. Dans tous nos bureaux, à New York, Paris ou Tokyo, nous proposons pourtant trois fois par semaine des repas préparés par de vrais traiteurs. C'est peut-être ça, notre French Touch : pas une politique affichée sur un mur, mais un réflexe du quotidien que l'on a fini par exporter sans vraiment s'en rendre compte.

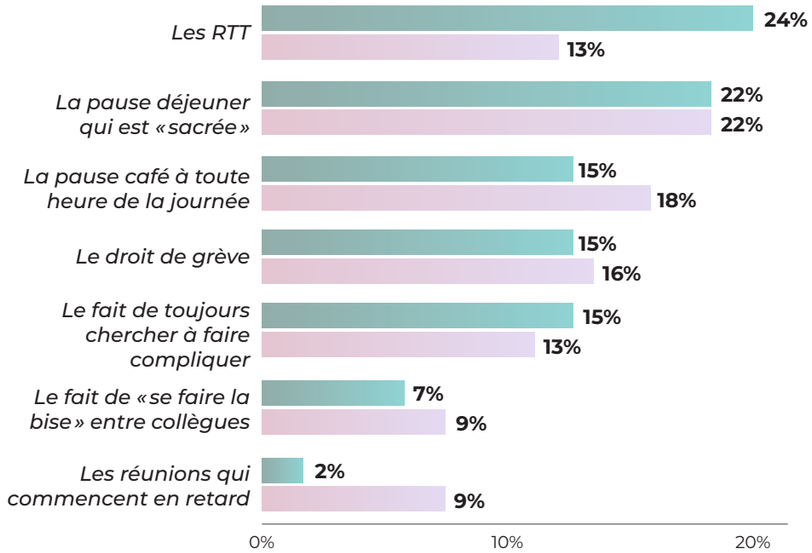
Qu'est-ce que Paris offre aux talents étrangers que d'autres villes n'ont pas ?
Il y a d'abord un art de vivre évident, que les étrangers apprécient : la culture, la gastronomie. Il y a aussi notre enseignement : nos grandes écoles d'ingénieurs produisent des profils que les recrues cherchent à retrouver chez leurs collègues. Paris reste une capitale mythique. Même lorsque l'on propose aux futurs salariés Madrid ou Lisbonne, c'est très souvent Paris qui l'emporte.



À LA RECHERCHE DU TEMPS… LIBRE

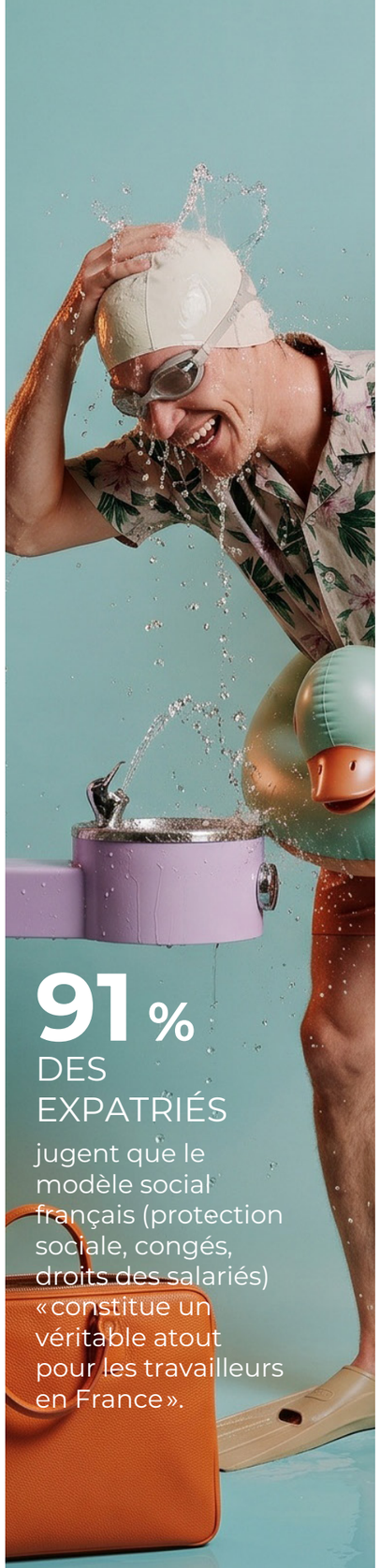
Les expatriés placent les RTT en tête des éléments qu'ils jugent les plus « typiquement français » dans l'univers du travail (24 %). Un acquis si bien entré dans les mœurs que les Français ne le hissent qu'en quatrième position (13 %).
L'emblème que les Parisiens ne voient plus est, aux yeux du monde, le plus français de tous.

Parmi les éléments suivants, lequel vous semble le plus « typiquement Français » dans un espace de travail parisien ?



Rang parmi les éléments testés

Expats	**1er rang**
Français	**4e rang**



Au quotidien, l'organisation du travail à Paris semble largement séduire. Les horaires y sont majoritairement jugés plus souples qu'ailleurs.

Le rapport aux horaires n'a rien d'anecdotique : 33 % des expatriés qui ne recommanderaient pas à un proche de venir travailler à Paris jugent précisément les horaires de travail « plus rigides » que dans leur pays d'origine.

Diriez-vous que les horaires de travail sont plus souples ou plus rigides dans les entreprises françaises que dans les autres cultures professionnelles ?

Réponses d'expats



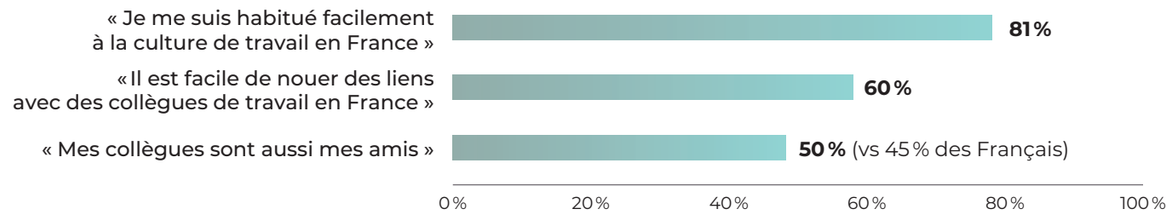
Le quart d'heure parisien, mythe ou réalité ? C'est un mythe ! Les réunions qui commencent en retard, typiquement français ? Seuls 2 % des expats le pensent, contre 9 % des salariés français.

Le cadre de travail, que ce soit entre les murs du bureau ou à l'extérieur de celui-ci, joue un rôle important dans l'intégration.

Une majorité écrasante d'expats indique s'être habituée facilement à la culture de travail en France, et estime facile de nouer des liens avec ses collègues.
Mieux, ils sont plus susceptibles de créer des amitiés au travail que les Français eux-mêmes !

Concernant le travail en France, et plus particulièrement en Île-de-France ou à Paris, diriez-vous que… ?

Réponses d'expats



JAMAIS D'ACCORD ?

60 %
DES EXPATRIÉS
jugent « typiquement parisien » le débat et la confrontation d'idées au travail.

La culture de la confrontation d'idées au travail, souvent perçue de l'intérieur comme un travers hexagonal, apparaît de l'extérieur comme une « signature ».



« LA FRENCH TOUCH, C'EST UNE FAÇON D'APPRENDRE LES UNS DES AUTRES »

Pour Alexandra Dublanche, présidente de Choose Paris Region, la force de l'Île-de-France ne réside pas seulement dans son économie, mais dans une culture du travail qui favorise les échanges, l'innovation et la diversité des talents.

Alexandra DUBLANCHE
Présidente
Choose Paris Region



© IP3 Press

Quels sont aujourd'hui les principaux atouts de l'Île-de-France pour convaincre une entreprise internationale de s'y implanter ?
L'Île-de-France cumule des atouts très concrets. C'est d'abord un marché exceptionnel par sa taille et sa densité, avec plus de 12 millions d'habitants et l'un des tissus économiques les plus riches d'Europe. Les entreprises y trouvent des clients, des partenaires et des talents.
Mais c'est aussi un écosystème d'innovation de premier plan, avec des centres de recherche, des infrastructures de pointe et une forte concentration de sièges internationaux. Les investisseurs recherchent aujourd'hui cette combinaison entre performance économique et qualité de vie. Paris et sa région offrent cet équilibre.

Quels types d'entreprises étrangères choisissent aujourd'hui Paris et l'Île-de-France ?
Nous observons une montée en gamme des profils. De grands groupes internationaux installent leurs sièges régionaux, tandis que les scale-ups et les entreprises technologiques, notamment dans l'intelligence artificielle, la santé ou la transition énergétique, sont de plus en plus nombreuses. En 2025, les centres de décision confirment leur rôle de principal levier de création d'emplois. Les emplois générés bondissent de 89%, atteignant 3390 postes, contre 1795 en 2024. Dans le même temps, les investissements poursuivent leur progression, avec 181 projets enregistrés, soit une hausse de 21% sur un an.
Paris s'impose également comme l'un des principaux hubs européens de l'IA, avec près de 20000 emplois liés à ce secteur*. Cette dynamique montre que l'Île-de-France n'est plus seulement perçue comme un marché, mais comme un territoire d'innovation et de création de valeur. Nos investissements proviennent désormais de 44 pays différents, contre 38 un an plus tôt. En 2025, 12 nouveaux pays rejoignent la liste des investisseurs par rapport à 2024. La Norvège se distingue avec quatre investissements directs internationaux, tandis que le Luxembourg, le Portugal et la Côte d'Ivoire en comptent deux chacun. Huit autres pays effectuent leur entrée avec un investissement: l'Australie, l'Algérie,le Qatar, le Sénégal, le Koweït, la Lituanie, l'Angola et la Hongrie. Cette évolution témoigne d'une diversification accrue des origines géographiques des investissements.

Existe-t-il une «French Touch» du travail qui constitue un avantage compétitif ?
Oui. Elle ne repose pas sur des clichés, mais sur une culture professionnelle qui valorise l'esprit critique, le débat d'idées et la recherche de sens. Les échanges peuvent sembler plus directs qu'ailleurs, mais ils permettent de

* Selon une étude LinkedIn publiée à l'occasion de VivaTech 2026.

27%

DES EXPATRIÉS

décrivent leur manager comme « changeant, donnant des consignes floues », contre seulement 16 % des Français

(+11 points, l'écart le plus fort de tout le volet management)

76%

DES EXPATRIÉS

jugent les processus de décision « longs et peu transparents » dans leur entreprise

(vs 69 % des Français)

faire émerger les meilleures solutions. Les talents internationaux sont souvent surpris avant d'y voir un véritable moteur d'innovation. Cette culture trouve en Île-de-France un terrain d'expression unique grâce à la concentration de chercheurs, d'universités, de grandes écoles, de sièges sociaux et de startups. L'Île-de-France génère 30% du PIB français, représente 38% des dépenses nationales de R&D et rassemble 39% des emplois français de recherche ainsi que 29% des scientifiques et ingénieurs du pays. La French Touch, ce n'est pas seulement une manière de travailler: c'est une façon d'apprendre les uns des autres.

La France fait-elle toujours rêver les talents étrangers ?

Oui, et c'est une formidable chance. Peu de territoires bénéficient d'un rayonnement touristique, culturel, économique et scientifique aussi puissant.
Beaucoup découvrent d'abord Paris à l'occasion d'un voyage ou d'un déplacement professionnel avant de choisir d'y étudier, d'y entreprendre ou d'y construire leur carrière. Cette attractivité repose aussi sur des fondamentaux solides : intelligence artificielle, santé, finance, industries créatives ou encore transition énergétique font de l'Île-de-France l'une des grandes régions mondiales de l'innovation.
Notre responsabilité est de transformer ce capital de sympathie en attractivité durable. C'est tout le sens de l'action que nous menons avec Choose Paris Region: accompagner les entreprises, accueillir les touristes et talents internationaux et faire en sorte que ceux qui viennent découvrir notre région aient aussi envie d'y construire leur avenir.

L'équilibre entre vie professionnelle et vie personnelle est-il perçu comme une force du modèle français ?

Beaucoup d'expatriés arrivent avec certains clichés et pensent que cet équilibre traduit une moindre implication dans le travail. Ils découvrent rapidement une autre réalité.
L'Île-de-France permet de conjuguer des opportunités professionnelles de niveau mondial avec une qualité de vie exceptionnelle. Aujourd'hui, attirer des talents suppose aussi d'accompagner leur installation: logement, scolarisation des enfants, intégration du conjoint ou démarches administratives sont devenus des critères décisifs.

Quelle est la qualité professionnelle des Français que nous sous-estimons le plus nous-mêmes ?

Les talents internationaux évoquent très souvent la richesse des interactions professionnelles. Ils sont rapidement intégrés dans des équipes où les échanges sont directs, exigeants et stimulants. Ils soulignent également la diversité des profils rencontrés au quotidien, ingénieurs, chercheurs, entrepreneurs ou experts internationaux, qui accélère l'apprentissage et favorise la montée en compétences. C'est cette expérience très concrète du travail en Île-de-France qui constitue, selon moi, l'une des forces les plus sous-estimées du territoire.

À l'heure du télétravail, qu'est-ce qui fait la singularité des bureaux franciliens ?

Le bureau est devenu un lieu où l'on vient collaborer, innover, apprendre et rencontrer ses équipes. Cela transforme profondément les quartiers d'affaires. La Défense illustre cette évolution. Premier quartier d'affaires européen, il associe désormais bureaux, commerces, culture, loisirs et espaces publics. Son accessibilité est également un atout majeur, renforcé demain par le Grand Paris Express. C'est cette approche qui fait, selon moi, la singularité de l'Île-de-France: nous ne pensons plus uniquement l'immobilier de bureaux, nous construisons des quartiers où l'on peut travailler, se former, se divertir et vivre. C'est cette qualité de l'expérience globale qui devient aujourd'hui un véritable facteur d'attractivité pour les talents internationaux.

Comment l'Île-de-France peut-elle renforcer encore son attractivité ?

La compétition entre les grandes métropoles est mondiale. Nous devons continuer à investir dans les infrastructures, accompagner les transitions technologiques et développer des territoires capables de répondre aux attentes des entreprises comme des talents. Paris-Saclay 2035 incarne cette ambition: nouveaux laboratoires, développement de filières stratégiques comme l'intelligence artificielle et le quantique, arrivée de la ligne 18 du Grand Paris Express, mais aussi logements, commerces et équipements culturels. Aujourd'hui, la compétitivité d'une métropole repose autant sur son écosystème que sur sa qualité de vie. C'est cette combinaison qui fait la singularité de l'Île-de-France.



67%

DES EXPATRIÉS

estiment que « la culture managériale en France est en retard par rapport à d'autres pays d'Europe »

« LA GRANDE FORCE DES FRANÇAIS, C'EST LEUR POLYVALENCE »

Benoît Buridant, CEO et cofondateur de Frenchfounders, raconte depuis New York pourquoi les entrepreneurs français réussissent si bien à l'étranger, au point de se métamorphoser au contact d'une nouvelle culture.

Benoît BURIDANT
CEO et cofondateur
Frenchfounders



DR

Pourquoi avoir créé Frenchfounders, il y a un peu plus de dix ans ?
Avec mon associé Vincent Deruelle, nous avons créé Frenchfounders pour une raison simple : à l'époque, les entrepreneurs français expatriés se croisaient peu, alors qu'ils avaient tout à gagner à s'entraider. S'installer dans une ville étrangère prend du temps, sauf à s'appuyer sur ceux qui ont déjà commis les erreurs avant vous. On a voulu structurer cette entraide, et casser une habitude tenace : chaque secteur restait entre soi, la tech avec la tech, le luxe avec le luxe.

Existe-t-il une « French Touch », une manière française de manager et d'entreprendre qui voyage bien ?
La grande force des Français, c'est leur polyvalence, là où les Américains restent souvent sur une seule tâche. Elle explique que nous nous exportons bien, dans plein de domaines : le vin, la gastronomie, l'ingénierie, le luxe. On a aussi de très bons managers. Ralph Lauren est aujourd'hui dirigé par un Français, ce n'est pas un hasard. Même chose pour Estée Lauder. Et si ce management « à la papa » qu'on nous prête parfois fonctionne bien, c'est parce que nous avons été à de très bonnes écoles.

Les Français ont-ils vraiment la réputation de travailleurs sérieux à l'étranger, ou traînent-ils encore le cliché des 35 heures et des longues pauses déjeuner ?
Ce cliché, franchement, je n'y crois pas. Aux États-Unis, on travaille beaucoup, parce qu'on est des outsiders et on nous le fait comprendre très vite. Il suffit d'une mauvaise actualité en France pour que cela nous coûte cher en image. Mais tous les Français que je connais sont de gros travailleurs. En revanche, je nuance sur la réussite entrepreneuriale : ceux qui montent leur boîte directement ici réussissent souvent mieux que ceux qui exportent un modèle pensé en France. Le problème, ce n'est pas le savoir-faire, c'est de faire cohabiter deux cultures d'entreprise dans une même structure. C'est très dur.

Comment les Américains perçoivent-ils la France, aujourd'hui ?
Le regard s'arrête souvent à la politique. Il y a eu une période où tout allait bien avec Trump, mais désormais, l'ambiance a changé. Une fois ce filtre mis de côté, l'image de la France reste très bonne à New York. Il y a de grands groupes français très présents ici, du luxe à la restauration, et les Américains font vite le rapprochement avec les boulangeries, les bons restaurants, le savoir-faire. Moi, au quotidien, je ne me sens jamais rejeté : je suis plutôt très bien accueilli dans la culture américaine.

Une fois installés aux États-Unis, qu'est-ce qui manque le plus aux Français expatriés ?
La qualité de vie, clairement. Ici, la pression financière est permanente : les loyers grimpent, on peut perdre son emploi en deux jours, il n'y a pas de filet de sécurité comparable au chômage français. Le système de santé et l'école publique française restent une référence pour moi : une scolarité privée à New York coûte au minimum 60 000 dollars par an, dès l'âge de trois ans. Et pourtant, tout le monde ne rentre pas dans l'Hexagone. Il y a ceux qui craquent, faute de moyens pour tenir le rythme ici. Et il y a ceux qui restent, parce que l'écart de salaire avec la France est tel qu'ils ne peuvent plus se permettre de repartir : entre les crédits et les engagements pris sur place, rentrer serait un vrai sacrifice. Et cela change les comportements. J'ai en tête une Française, récemment mutée à San Francisco : elle est devenue quelqu'un d'autre presque du jour au lendemain. À Paris, ses préoccupations tournaient autour des conditions de travail et des congés ; ici, la question est unique : comment gagner plus d'argent cette année ?

« À Paris, les préoccupations tournaient autour des conditions de travail et des congés ; ici, la question est unique : comment gagner plus d'argent cette année ? »



CES « JE-NE-SAIS-QUOI »

CES CLICHÉS QUI ONT LA VIE DURE...

Êtes-vous d'accord ou pas d'accord avec chacune des affirmations suivantes ?

Pourcentage d'expatriés d'accord

« LA “FRENCH TOUCH”, PARFOIS, PEUT RAPPORTER DES MILLIARDS »

À la tête de Paris–Île de France Capitale Économique, Chloë Voisin-Bormuth décrypte les forces de Paris et montre comment la « French Touch » peut devenir un véritable atout de compétitivité.

Chloë VOISIN-BORMUTH
Directrice générale
Paris–Île de France
Capitale Économique



Quelle est la mission de Paris–Île de France Capitale Économique ?
Nous sommes le « lab’ » de l’attractivité du Grand Paris, créé en 1991 par la CCI Paris–Île de France. Notre travail consiste à analyser les tendances qui façonnent les métropoles attractives de demain, de repérer les points sensibles, et de proposer des solutions concrètes pour que la Région capitale gagne en poids sur la scène internationale.

Sur le papier, Paris a des fondamentaux économiques solides : est-ce l’image qu’elle renvoie ?
C’est un vrai paradoxe français. Les fondamentaux sont solides : profondeur économique, qualité des talents, infrastructures, environnement réglementaire. Pourtant, la « French Touch » reste parfois associée à une France débordante d’énergie, sympa, créative, mais pas toujours perçue comme hyper sérieuse. Les classements financiers l’illustrent bien : Paris est 4e mondiale dans l’OFEX, qui mesure les fondamentaux des écosystèmes financiers, mais seulement 19e dans le GFCI, qui intègre largement la perception des professionnels. L’écart entre réalité et réputation est frappant.

Qu’est-ce qui, très concrètement, construit cette solidité professionnelle que la perception ne reflète pas ?
C’est justement tout ce qui se voit moins : la profondeur du marché, la qualité de la formation et des infrastructures, la continuité du cadre institutionnel – la base de la pyramide de Maslow de l’attractivité économique. S’y ajoutent un vivier de talents parmi les plus denses d’Europe et une scène tech et IA qui place Paris sur la carte mondiale.

La culture, la gastronomie, l’art de vivre : est-ce que ça pèse vraiment dans les décisions d’implantation des entreprises ?
Une fois l’entreprise installée, ces aspects deviennent déterminants pour retenir les talents. Mais même au moment du choix d’implantation, cela peut jouer : Paris ne vend pas seulement une adresse, elle vend ce que cette adresse raconte. Culture, style, art de vivre : peu de métropoles disposent d’un capital d’image aussi puissant. À offre comparable, cette aura peut transformer l’essai, rejaillir directement sur l’image de l’entreprise et de ses produits. Cette « French Touch », parfois, peut rapporter des milliards.

Justement, cette image de carte postale, quel rôle joue-t-elle sur le Paris « professionnel » ?
Elle fonctionne, incontestablement. La tour Eiffel reste le symbole numéro un, l’image réflexe de Paris à l’international. L’enjeu n’est surtout pas de s’en détourner, mais de capitaliser sur cette force pour élargir l’imaginaire : montrer que Paris, ce n’est pas seulement la carte postale, c’est aussi le Grand Paris, ses nouveaux quartiers, ses centralités, ses lieux de création et d’innovation.

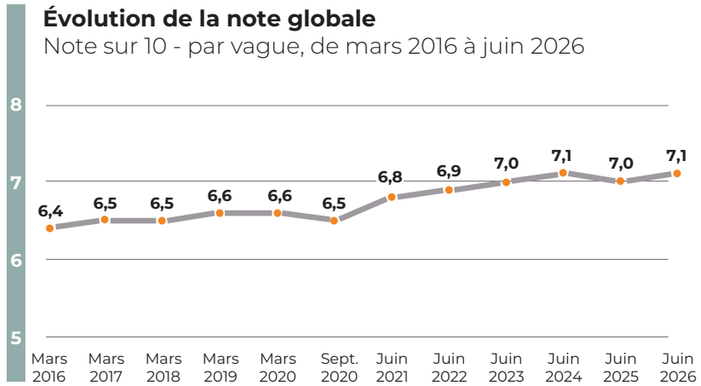
« La “French Touch” reste parfois associée à une France débordante d’énergie, sympa, créative, mais pas toujours perçue comme hyper sérieuse. »

Ce basculement commence-t-il à se lire depuis l’étranger ?
Oui, de plus en plus. Et c’est assez amusant : ce sont parfois les étrangers, pourtant les plus friands de la carte postale parisienne, qui nous révèlent les vraies qualités du Grand Paris. Dans un article récent, le *Wall Street Journal* regarde ainsi la banlieue avec les codes positifs de la suburb américaine : maison, jardin, espace, verdure. Mais la « French Touch » n’est jamais loin : Paris reste au bout du jardin, et bientôt beaucoup plus accessible encore grâce au Grand Paris Express.

Chaque année, SFL mesure une série d’indicateurs permettant de comprendre comment évoluent les attentes des salariés vis-à-vis de leur lieu de travail.

Sur une échelle de 1 à 10, comment évaluez-vous votre bien-être au travail ?

Évolution de la note globale
Note sur 10 - par vague, de mars 2016 à juin 2026

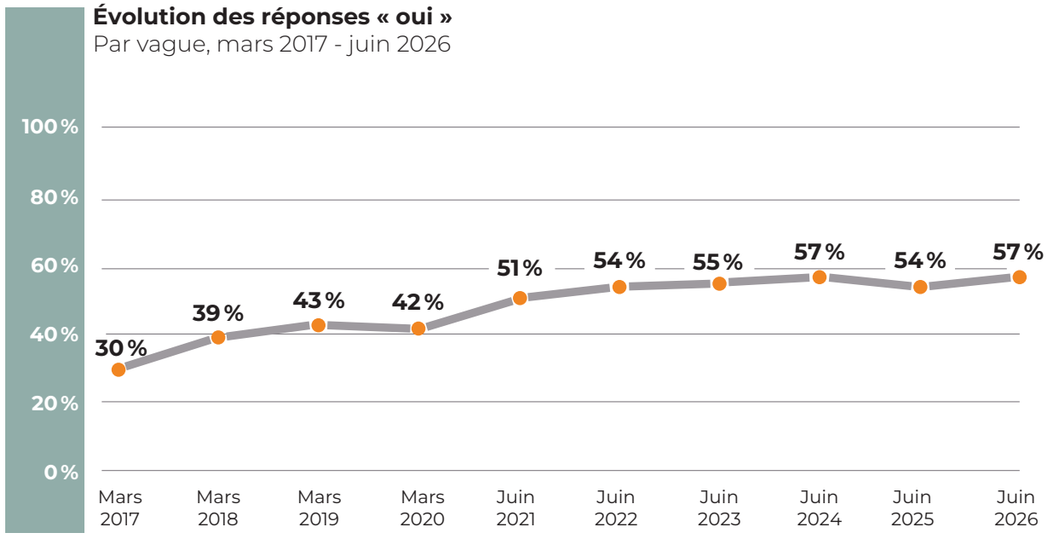


La note de bien-être sur 10 atteint un niveau record, illustrant le caractère « refuge » de l’entreprise.

Les « pas du tout bien »
(notes 1-2) sont à leur plus bas niveau historique : 2 % en 2026 (comme en 2022 et 2023).

Aimer son bureau « vaut » 1,2 point de bien-être :
Ceux qui voient le bureau comme un lieu de vie s’évaluent à 7,7/10 de bien-être, contre 6,5 pour ceux qui y voient un simple lieu de travail.

Les bureaux au sein desquels vous travaillez ont-ils été importants dans le choix de rejoindre votre entreprise ?



Le poids du bureau dans le choix de rejoindre une entreprise ne cesse de croître. En dix ans, la proportion de salariés pour qui les bureaux ont compté dans leur décision de rejoindre leur entreprise est passée de 30 à 57 %. Une bascule majeure, cohérente avec la rupture de la COVID : dès lors que l'on a le choix de venir ou non, on regarde de plus près où l'on met les pieds.

« Oui, tout à fait »

19 % en 2026, un record, +2 points par rapport à 2025.

72 %
DES 18-24 ANS

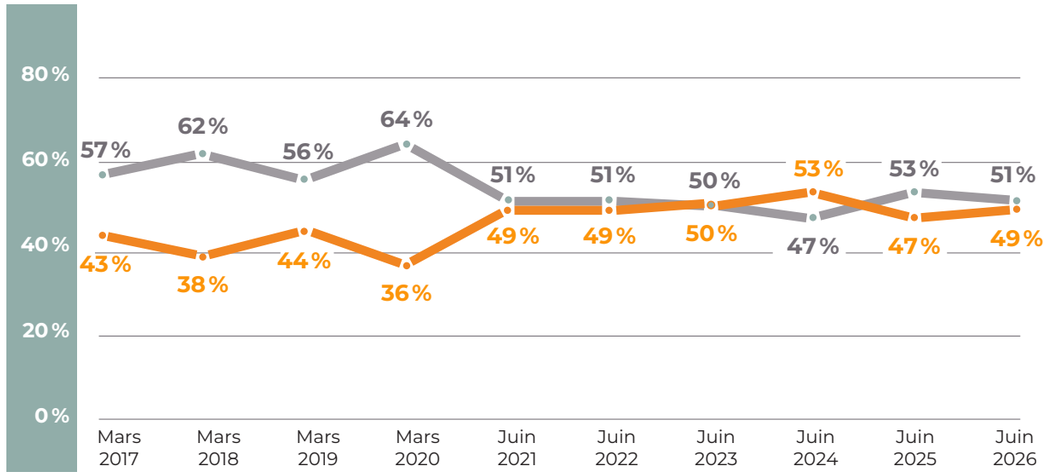
disent que les bureaux ont compté dans leur choix de rejoindre leur entreprise (vs 57 % en moyenne).



Pour vous, le bureau c'est…

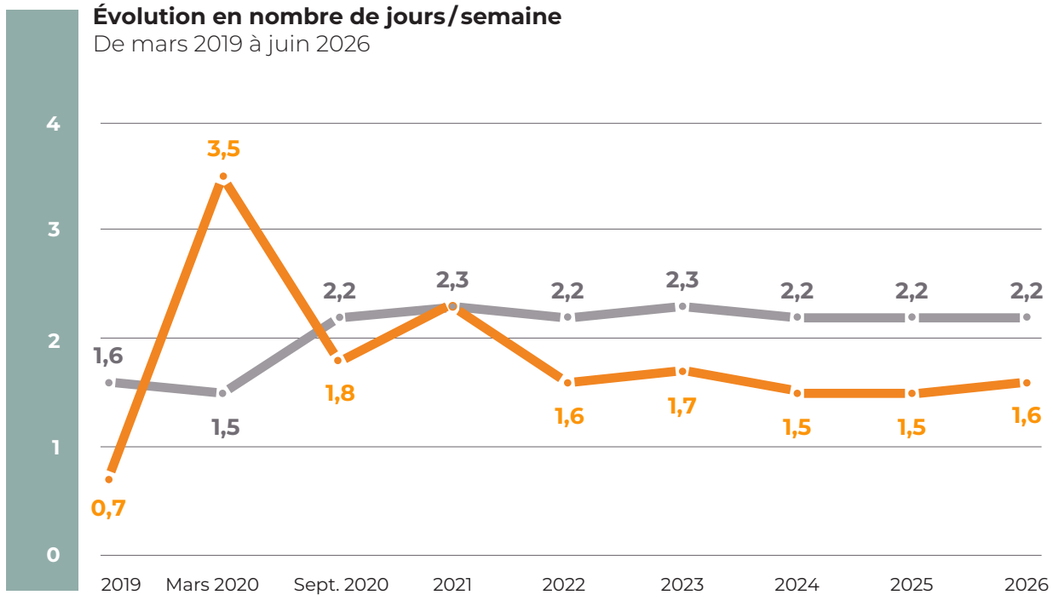
- Uniquement un lieu de travail où vous préférez passer le moins de temps possible
- Un lieu de travail mais également un lieu de vie où vous aimez passer du temps

Le rapport au bureau a changé, et l'équilibre est trouvé. Post-COVID, le bureau est un lieu où l'on aime passer du temps.



La fréquence idéale de télétravail vs la fréquence réelle

Fréquence idéale — Fréquence réelle





Un rapport au bureau qui se ressent dans le désir de travail à distance : la fréquence réelle de télétravail est stable, autant que l'écart qui la sépare de la fréquence « idéale ».

BAROMÈTRE
PARISWORKPLACE
Les salariés jugent leurs bureaux

Retrouvez tout le détail de l'étude sur
www.sflparis.com

Et l'actualité du Paris Workplace sur
@SFLparis
@sfl

ifop SFL

ÉVIDENCE

Conception & rédaction
Marc Botte : 01 87 65 07 26
marc.botte@evidenceparis.fr

Byron

Création, illustration & réalisation
Sébastien Ventimiglia : 06 47 86 88 42
sebastien.ventimiglia@mrbyron.fr

Offrez un nouvel environnement de travail à vos collaborateurs

AU PIED DE LA GARE DE LYON, SCOPE* INCARNE L'INNOVATION AU SERVICE DE LA PERFORMANCE. UNE DESTINATION POUR LES ENTREPRISES TOURNÉES VERS L'AVENIR.









*Ensemble de 25 000 m² disposant de plateaux de 1 400 m² et d'un club de services exceptionnel, animé par La Montgolfière.

Colonial SFL

BÂTIMENT BBCA BAS CARBONE